

# RIAZAN-LA- POMME

(Suite)



« IL N'Y A PERSONNE QUE  
LE SEUL DIEU SABAOth »



chaque printemps fleurissent les pommiers, la fleur de pommier s'épand en neige blanche dans les nuits. On ne sait, et peu importe, qui est venu là. La maison reste telle que dans l'ancien monde des pro-

priétaires chantés par Gogol, — les portes grincent de la même manière, les plafonds sont aussi bas, tels aussi les petits escaliers, et les lilas ont gagné tout alentour, les lilas tout en fleurs. Que ce soit Dieu ou le diable qui les ait sauvés, des propriétaires restent aujourd'hui dans leurs propriétés. — On ne sait, et peu importe, qui est venu là, — c'est moi, l'auteur, qui suis venu. — Et, dans l'étable ruinée, on est accueilli par de trainantes injures en magyar : c'est tout ce que les campagnes ont retenu des prisonniers de guerre. Dans un corridor, le bruit d'une jambe de bois : celui qui s'avance n'est plus l'élégant officier d'autrefois, — le visage hirsute, la veste sans ceinturon (elle sort de la ceinture à cause de la béquille), un pantalon sans vie flotte sans vie sur une jambe sans vie.

On devrait demander : « Eh bien, quoi ? vous vivez encore ? »

Mais on demande :

— Vous ne dormez pas ? Eh bien, quoi ? Ça va ?

— Assez bien, Dieu merci, plutôt mal, — récite, comme une leçon bien apprise, Iouri Iouriévitch Erliksov. — Entrez donc. — Et il crie, vers un intérieur obscur : — Ivan est-il à la maison ? Lantouch est-il rentré ?... Passez donc, cher ami... Très heureux...

Le visiteur tâche de ne pas faire de bruit.

— Ne vous gênez pas, personne ne dort, — dit tout haut Iouri Iouriévitch, et il ajoute à voix basse : — Auparavant, quand on saccageait les propriétés, nous attendions, toujours en éveil. Les incendies s'allumaient à l'aube. Nous avons perdu l'habitude de dormir la nuit.

Il fait sombre dans le corridor ; une chandelle brûle dans la salle à manger. Le vieux père, le général Iouri Ghéorghiévitich fait un jeu de patience, assis tout seul, en veste de lièvre ; ses lunettes ont un air sévère ; son front a des sillons rouges entre les cheveux, ce front est également sévère : c'est un vieux général qui a fait deux campagnes. Pour accueillir le visiteur, il se lève en geignant un peu.

— Ce n'est pas un bolchévik ? — dit-il, d'une sévère voix de basse. — Voyons ça. Allons, il fait trop sombre, je ne vois pas s'il a changé. As-tu apporté du pain ?... Nous n'avons pas de pain, on nous a pris nos vaches, et les chevaux, on les a ré-qui-si-ti-on-nés, hou !... Voilà. Et pas d'argent non plus. Voilà. Lève donc la chandelle, que je le voie de près. Il fait sombre. Pas de pétrole.

— Ça suffit, papa, ne t'agite pas comme ça, — dit le fils.

Le vieillard s'enflamme comme de la poudre, rougit, tape du pied :

— Pas bolchévik ?... S'il est bolchévik, sors-le ! Qu'il aille chez cette Maria de rien du tout, la diablesse boiteuse !... Il y trouvera de la compagnie, — Tychko-Trichko, Nil-Nionil et ses parents !...

Le fils met la main sur l'épaule du père et dit sévèrement :

— Finis, calme-toi, père, calme-toi...